

# **LE MYTHE D'ALÉTHEÏA**

**par**

**Claude GUÉRILLOT**

## Le mythe d'Alétheïa



Il faut d'abord s'accorder sur ce que c'est qu'un mythe. Le mot français est jeune et pourtant il a subi bien des altérations sémantiques. Il entre dans notre langue vers 1800, formé à partir du bas latin *mythos*, simple transcription du grec *mythos* [μῦθος], dont le sens initial de « suite de paroles qui ont un sens » est devenu « discours, propos » et est souvent associé à *épos* [ἔπος], dont les divers sens sont *parole, discours, récit, oracle, promesse, vers et poème*, et qui est à l'origine de la série *épopée* et *épique*. *Mythos* désigne aussi le contenu des paroles, le sens du discours et se spécialise ensuite dans le sens de « *fiction, sujet d'une tragédie* ». C'est surtout dans ses nombreux composés que s'est effectué le passage sémantique de « *paroles dont le sens importe* » à « *histoire inventée, récit fabuleux* ».

Petit à petit, sous l'influence positiviste, le mythe cesse de désigner un « *discours qui donne à penser* » pour devenir l'expression d'une idée ou d'un enseignement sous une forme allégorique ou symbolique. Il dérive ensuite vers « *une image simplifiée souvent illusoire* », vers 1865, « *une représentation idéalisée d'un état passé de l'humanité, d'un homme ou d'une idée* », vers 1870, pour devenir « *une construction de l'esprit sans relation avec la réalité* », vers 1880, pour devenir ensuite un élément du comportement des individus et des sociétés et Roland Barthes en conclut « *le mythe est une parole choisie par l'histoire : il ne saurait surgir de la "nature" des choses* ». De nos jours, la dérive sémantique est telle qu'un film, un groupe de chanteurs ou un simple morceau de musique est devenu mythique pour les médias et les publicitaires.

Une telle dérive n'est pas totalement innocente, même si ses récents excès doivent être mis au compte de l'ignorance et de l'emphase publicitaire. Le mythe renvoie au mystère, c'est-à-dire à l'Initiation. Ce n'est pas un hasard si les trois mots ont été souillés et profanés au-delà de tout sens : l'homme unidimensionnel voulu par les « *rationaux* » n'a rien à faire de ce qui touche à l'esprit, à l'immatériel, à l'ineffable et tout ce qui pourrait lui rappeler qu'il a une âme doit être détourné pour les besoins de la pensée unique, qui se veut rationnelle, libératrice et matérialiste mais qui, par une destruction systématique des valeurs traditionnelles, nous conduit à une société d'égoïsme dont certains ne s'échappent que par la drogue et les paradis artificiels.

Cette dévaluation du mythe, en tant que concept, est fort ancien-

ne. Parler de « *mythologie* »<sup>1</sup>, au sens de « *fable inventée et sans valeur* », pour qualifier la religion antique fut l'une des ressources polémiques des Pères de l'Église. Bien entendu, après des siècles, cela se retourna contre le Christianisme, lorsque les « *rationaux* » dénoncèrent les « *superstitions* » chrétiennes. Platon, qui fit souvent appel aux mythes dans ses démonstrations, professait déjà la supériorité du *logos* sur le *mythos*<sup>2</sup>... Ainsi, dans un sens péjoratif, il est commun de qualifier de mythe ce que pensaient ou croyaient ceux qui sont venus avant nous, que nous rejetons, et de promouvoir ainsi nos propres conceptions. Le problème, c'est que, et c'est là un acquis de la psychanalyse et de la psychologie, ce qui a été longuement pensé et cru avant nous demeure au fond de notre inconscient culturel ou ancestral. Et, que nous le voulions ou non, continue d'influencer notre pensée et nos actes.

Restituons au donc au mythe son vrai sens, celui d'un « *ensemble très ancien de paroles dont le sens importe et qui porte un message* ». Un mythe pourra être symbolique ou ésotérique, selon que les objets psychiques qu'il met en branle relèvent d'un inconscient plus ou moins profond. Il pourra prendre la forme d'un récit, d'une épopée, comme les livres historiques de la Bible, de prédictions, comme les différentes Apocalypses, ou, de façon plus dépouillée mais plus profonde et d'une plus grande plasticité, évoquer des symboles qu'il associe en une totalité.

Ces « *légendes initiatiques* » sont vraies sur un autre plan de réalité que celui de l'expérience quotidienne. Elles éclatent comme des bulles de savon lorsqu'on veut les soumettre à l'examen rationnel... Mais avec elles, c'est la beauté qui s'évanouit et Keats a mieux dit que nous ne pourrions le faire :

« *Beauty is Truth, Truth Beauty  
That's all ye know on Earth,  
And all ye need to know !*<sup>3</sup> »

Un mythe véritable est un souvenir métamorphosé commun à un grand nombre d'hommes et de femmes, une sorte d'archétype, au sens jungien. Plus il est ancien, plus son origine se perd dans la nuit

---

<sup>1</sup> Mythologie nous vient du bas-latin *mythologia*, employé pour dénoncer la religion antique par Claudio Fulgentiu, dit Fulgence, qui vécut entre 467 et 533, fut évêque de Ruse, disciple d'Augustin d'Hippone et auteur de plusieurs ouvrages théologiques dont une *Mythologia*...

<sup>2</sup> Geneviève Droz, *Les mythes platoniciens*, Seuil, Paris (1992), p. 15, dresse tout un tableau sur ce que dit Platon de ses propres mythes et cela va de « *affabulation proche du mensonge* » à « *parole sacrée venue du fond des âges* » et à « *expression d'une conviction intérieure* ».

<sup>3</sup> Beauté est Vérité , Vérité Beauté  
C'est là tout ce vous savez sur terre,  
Et tout ce que vous avez besoin de savoir !

des temps paléolithiques, plus il s'épure, plus il se débarrasse de ses apparences anecdotiques. Le mythe d'Aléthéïa, dont il sera plus loin question, est si ancien qu'il ne met en scène ni dieu ni héros. Et, par son impersonnalité, il a acquis une plasticité qui lui permet de venir ordonner d'autres mythes plus récents. En fait, il correspond tout à fait à ce que disait Georges Dumézil :

« *Le système religieux d'un groupe humain s'exprime à la fois sur plusieurs plans : dans une structure conceptuelle d'abord, plus ou moins explicite, parfois presque inconsciente, mais toujours présente, qui est comme le champ de force sur lequel tout le reste se dispose; puis dans des mythes qui figurent et mettent en scène ces rapports conceptuels fondamentaux, puis encore dans des rites qui actualisent, mobilisent, utilisent ces mêmes rapports; enfin souvent dans une organisation sociale, ou dans une distribution du travail social, ou dans un corps sacerdotal qui administre concepts, mythes et rites.* »<sup>1</sup>

Nous appelons « *mythe ésotérique* » une telle structure conceptuelle, par opposition aux « *mythes initiatiques* » que sont des légendes comme celle d'Hiram, en Franc-Maçonnerie.

Un mythe est chargé de sens parce qu'il met en jeu des symboles, qu'il active ce que Jung appelle les « *archétypes* ». Formé, en apparence, d'éléments anciens transmis par la tradition et mettant en scène des personnages hors du commun, ce que Charles Kerényi appelle des *mythologèmes*<sup>2</sup>, le mythe constitue le fond de récits légendaires dont certains devinrent la trame de cérémonies initiatiques. Son importance actuelle est bien relevée par Georges Gusdorf :

« *Le fonds archaïque de la réalité humaine est irréductible parce que la présence poétique de l'âme à l'univers n'est pas illusion, mais vérité.* »<sup>3</sup>

Et pour finir, interrogeons Lévi-Strauss, pour qui « *les mythes signifient l'esprit qui les élabore au moyen du monde dont il fait lui-même partie* » et comme lui ne prétendons pas « *montrer comment les hommes pensent dans les mythes, mais comment les mythes se pensent dans les hommes, et à leur insu.* »<sup>4</sup>

### ***La pensée grecque archaïque.-***

Lorsque nous évoquons la pensée grecque, les noms qui viennent à notre mémoire sont ceux de Socrate, de Platon, d'Aristote... Quelques-uns d'entre nous pensent aussi à Pythagore, à Thalès de Milet

<sup>1</sup> Georges Dumézil, *L'héritage indo-européen à Rome*, N.R.F., Paris (1949), p. 37.

<sup>2</sup> Carl Gustav Jung et Charles Kerényi, *Introduction à l'essence de la mythologie*, Payot, Paris (1968), p. 13.

<sup>3</sup> Georges Gusdorf, *Mythe et métaphysique*, Flammarion, Paris (1984), p. 25.

<sup>4</sup> Claude Lévi-Strauss, *Le crû et le cuit*, Plon, Paris (1964).

ou à Zénon d'Elée... Comme la philosophie est née au ~VI<sup>ème</sup> siècle, nous avons tendance à faire comme si rien n'avait existé avant...

Si les Grecs avaient écrit la Genèse, ils auraient commencé ainsi « *Au commencement était le Chaos et puis apparurent Gaea, la Terre, et Eros, le Désir. De Gaea émana Ouranos, le Ciel, et Ouranos s'étendit sur Gaea et naquirent ainsi les Titans, les Cyclopes et les Hecatoncheires aux cent bras et aux cinquante têtes, et, bien après eux, les Dieux*

Les dieux grecs ne sont pas créateurs, ils appartiennent à la troisième génération divine. Le cosmos grec n'a pas d'architecte, il se différentie progressivement, la matière et l'espace y sont bizarrement antérieurs au temps lui-même. Les générations divines se succèdent dans la violence et la révolte, Ouranos et Krônos sont vaincus par le plus jeune de leurs fils... Mais la Nuit [Νύξ, Nyx], la fille de l'antique Chaos [Χάος, Kaos], continue d'être crainte par Zeus lui-même, mais Éros continue de tirer les ficelles des marionnettes divines, mais certains Titans, *Thémis* [Θέμις, la Justice], et plus encore *Mnemosyne* [Μνημοσύνη, la Mémoire], continuent d'être plus puissants que Zeus lui-même.

Et l'homme, d'où vient-il ? Le mythe des cinq races successives, dont les trois premières, d'or, d'argent et de bronze, se sont détruites elles-mêmes par leur *Hybris* [ὑθρίς, démesure, orgueil, violence], la quatrième, celle des héros qui pratiquèrent la *Dikè* [Δίκη, justice, équité, ordre cosmique] et eurent accès aux Iles Bienheureuses, la cinquième, celle des hommes actuels, partagés entre *Dikè* et *Hybris*, ne fournit pas de réponse...

Les dieux, comme les hommes, sont soumis à l'*Hybris* et à la *Dikè*. Leurs seules supériorités sont d'être immortels et de disposer de pouvoirs magiques, se rendre invisibles, se transformer en ce qu'ils veulent, jeter des sorts aux hommes.

Les hommes ont un corps et une âme... Mais, à l'époque d'Homère et d'Hésiode<sup>1</sup>, et avant eux, cette âme n'est qu'une ombre qui oublie ce que l'homme a été puis se défait lentement dans le bourbier du Tartare. Seuls les héros de la quatrième race et quelques-uns des mortels de la cinquième peuvent atteindre aux Iles Bienheureuses en conservant le souvenir de ce qu'ils furent. Marcel Detienne a montré que ce « *mythe des races* » recouvrait la vieille tripartition indo-européenne<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> L'un et l'autre vivaient avant le milieu du ~VIII<sup>ème</sup> siècle et ils ont recueilli des traditions bien antérieures. Par exemple, le parallèle existant entre Anu, Kumarbi et le Dieu de l'Orage des Hittites, d'une part, Ouranos, Krônos et Zeus, d'autre part, provient sans doute des séjours faits à Hattusas par des princes Achéens à l'époque de Suppiluliumas, avant ~1300.

<sup>2</sup> Marcel Detienne, article *Hésiode*, CD-rom Encyclopædia Universalis 1.0

Notre pastiche à la grecque de la Genèse n'a qu'un mérite : il met bien en évidence la différence fondamentale entre la vision grecque archaïque et la vision biblique. Dans la Bible, le transcendant est premier, 'Élohim<sup>1</sup> crée par les « *Dix Énoncés* », les 'esseroth ha'amaroth, qui fondent la Loi naturelle, c'est-à-dire l'ensemble des lois physiques qui déterminent l'évolution et le comportement de la matière et annoncent les « *Dix Paroles* », les 'esseroth devarim, qui, au Sinaï, créeront la Loi morale. Pour la Bible, le cosmos est second, créé, contingent vis-à-vis de Dieu; pour la genèse grecque archaïque, le *Kaos* est premier, il est éternel, il se différencie en s'organisant et c'est de lui que procèdent les dieux.

La pensée grecque archaïque s'est donc développée sur le vieux fond indo-européen présent avant l'invasion dorienne et sur des emprunts aux civilisations hittite et crétoise. Tout à fait différente des conceptions sumérienne, babylonienne, égyptienne ou juive<sup>2</sup> contemporaines, elle place le *Kaos* indifférencié à l'extrême origine. Mais, de ce *Kaos* naît tout le *Cosmos*, les dieux comme les hommes. Bien plus tard, lorsque Platon concevra l'*Un*, l'Être unique annoncé par Parménide, il rejoindra, en fait, cette idée du *Kaos* indifférencié. Le « *miracle grec* » du ~VI<sup>ème</sup> siècle, avec ce que l'on a voulu reconnaître comme le « *triomphe de la Raison* », n'est ni une mutation de fond ni une « table rase » mais la continuation, sous une forme différente, d'une pensée qui exclut la transcendance divine. Les spéculations sur l'essence des êtres et des choses, les relations de l'*Un* et du multiple, de l'Être et des étants, la naissance et la mort, qui forment la trame de la philosophie grecque, tout cela était déjà en germe dans les mythes archaïques.

### *La formation du mythe d'Alétheïa.-*

Le grand destructeur est le temps. Ce qui est dans le temps commence et finit et cette fin absolue est l'oubli, le *Léthé* [Λήθη, oubli]. Dès lors, ce que l'on n'oublie pas, c'est ce que chante le poète, l'inspiré, celui que Marcel Detienne appelle le « *Maitre de Vérité* »<sup>3</sup>. Est vrai ce qui n'est pas oublié et la Vérité, *Alétheïa* [ἀλήθεια], est, étymologiquement, le *non-oubli*. Or, la fonction du « *Maitre de Vérité* » est de louer ce qui est conforme à la *Dikè* et de blâmer ce qui est contraire

<sup>1</sup> Cette graphie a pour but de rappeler la graphie défective de l'hébreu : les voyelles sont d'un corps plus petit. Nous l'emploierons systématiquement.

<sup>2</sup> C'est vers ~1000 qu'à Jérusalem , ou règne David, et à Shorom le Yahviste et le 'Élohiste mettent en forme, d'après la tradition mosaïque, les Livres de la Genèse, de l'Exode et des Nombres.

<sup>3</sup> Marcel Detienne, *les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Pocket, Paris (1994).

à celle-ci et qui relève de l'*Hybris*. Dans la civilisation orale antérieure à l'écriture, la fonction de l'aède a été d'être le serviteur et l'incarnation de la mémoire collective. L'aède [ἀοιδός, *aoidos*, celui qui chante] n'est pas le poète [ποιητής, *poietès*, celui qui crée]. La différence est bien marquée par ce que furent les Muses.

Muse [μοῦσα, *mousa*] dérive de la racine Μεν, à l'origine de mots tels que *métis* [μῆτις, la sagesse] ou *Mnémé* [Μήμη, la mémoire]. Dans le très ancien sanctuaire de l'Hélicon<sup>1</sup>, selon Detienne<sup>2</sup>, elles n'étaient que trois :

- *Mélété* [Μέλέτη], c'est-à-dire le soin, l'étude ou encore l'apprentissage du métier d'aède;
- *Mnémé* [Μήμη], c'est-à-dire la mémoire, le souvenir, la mention faite de quelqu'un ou de quelque chose;
- *Aoidé* [Αοιδη], c'est-à-dire le chant, le poème achevé.

Ce n'est que bien plus tard, lorsque le poète aura supplanté l'aède, qu'elles deviendront neuf, Caliope, Clio, Érato, Euterpe, Melpomène, Polymnie, Terpsichore, Thalie et Uranie, directement associées à des arts.

Dès lors, puisque l'aède sauve de l'oubli ceux qui ont honoré la Dikè, par la louange et la parole, abandonné à ce même oubli ceux qui, esclaves de l'*Hybris*, n'ont mérité que le blâme et le silence, il se forme deux ensembles symboliques antinomiques :

*Epainos* [Ἐπαινος, la Louange]

*Logos* [λογος, la Parole]

*Phos* [φῶς, la Lumière]

*Mnémé* [Μήμη, la Mémoire]

*Alétheia* [Αλήθεια, la Vérité]

*Mômos* [Μῶμος, le Blâme]

*Siôpé* [σιωπή, le Silence]

*Skotos* [σκότος, l'Obscurité]

*Oligôria* [όλιγωρια, le mépris]

*Léthé* [Λήθη, oubli]

Les Grecs ont conçu leurs dieux par une personnalisation abstractive des forces de la nature mais aussi des valeurs morales. Ils ont représenté ce que l'on appelle la « justice immanente » par les Érinyes [Ἐρινος], dont les noms sont significatifs : *Alecto* [Αληκτώ, proche de αλήκτως, *alectos*, sans cesse], *Megaira* [Μέγαιρα, proche du verbe μεγαῖρω, *mégairō*, envier, refuser, et dont nous avons fait Mégère] et *Tisiphone* [Τισιφονη, qui vient de Τισις, *tisis*, punition ou vengeance]. Au fond, lorsque Platon, tout en reconnaissant les objets réels, les hommes par exemple, sont tous différents tout en étant tous semblables et que, par une abstraction inductive, il en tire l'Idée de l'homme,

<sup>1</sup> Massif montagneux en Béotie. Les Muses y ont, près de Thespies, un sanctuaire, le *Mouseion*.

<sup>2</sup> Marcel Detienne, *les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Pocket, Paris (1994), p. 52.

il reste bien dans le droit fil du génie grec. Les Érinyes sont des Idées pré-platoniciennes...

Il ne s'agit pas d'une simple personnification mais d'un processus beaucoup plus complexe de symbolisation. Les Érinyes, comme les *Moirai* [Μοῖραι], les Parques, au singulier *Moī̄pa*, Moira, qui est aussi le Destin, mais aussi simplement la part qui revient à chacun], sont beaucoup plus que de simples allégories. Elles participent d'un ensemble symbolique ordonné par le mythe.

Le mythe d'Alétheïa s'est formé bien avant Homère et Hésiode. Il participe d'une culture purement orale et lorsque l'on traduit Alétheïa par vérité, il en résulte un changement sémantique presque total. Pour nous, la vérité appelle les notions d'objectivité, de communicabilité et d'unité et elle se définit aux deux niveaux de la conformité aux principes logiques et de la conformité au réel. La vérité grecque archaïque est ce que dit l'aède, ce qui, parce qu'il était conforme à la Dikè, a été digne de ne pas être oublié. Dès lors, les douze travaux d'Hercule sont vrais, la Guerre de Troie a eu lieu, en conséquence du jugement de Pâris et Œdipe a épousé sa mère.

#### *Le mythe d'Alétheïa.-*

Les Grecs imaginèrent une sorte de géographie sacrée, dans laquelle figurent la « *Plaine d'Alétheïa* » et la « *Plaine d'Até* ». Até [Ἄτη], c'est le crime, l'aveuglement fatal. Pour en arriver là, il leur avait fallu assimiler vérité - Alétheïa - et Bien, oubli - Léthé - et Mal. Lorsque Socrate affirme que « *la vertu est un savoir* », « *que nul n'est mauvais volontairement* » ou que « *le dialogue désigne l'horizon d'une vérité - Alétheïa - qu'il ne dépend pas de nous de créer ou de modifier* »<sup>1</sup>, il traduit cette évolution du mythe : le savoir est ce dont on se souvient, l'ignorance vient de ce que l'on oublie...

Cette représentation en forme de plaine était déjà connue de Parménide, au ~V<sup>e</sup> siècle, qui ouvrit son « *De la Nature* » par le poème « *Un voyage en char sous la conduite des filles du Soleil, une voie réservée à l'homme qui sait, un chemin qui conduit aux portes du Jour et de la Nuit, une déesse qui révèle la connaissance véritable.* »<sup>2</sup>

Dans le Phèdre, Platon fait appel au mythe d'Alétheïa dans son discours sur l'âme, qu'il représente sous la forme d'un attelage ailé dirigé par un cocher. « *L'un des coursiers est beau, bon et de race excellente, l'autre par son origine, est le contraire du premier.* »<sup>3</sup> Les âmes tentent de

<sup>1</sup> Jacques Brunschwig, CD-rom Encyclopædia Universalis 1.0

<sup>2</sup> Parménide, cité par Pierre Vidal-Naquet, préface à Marcel Detienne, *les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Pocket, Paris (1994), p. 35

<sup>3</sup> Platon, *Phèdre*, traduction et notes de Mario Meunier, Pocket, Paris (1992), 246, p. 91.

s'élever, elles le désirent, mais elles ne le peuvent :

« *Toutes, malgré leurs efforts répétés, s'éloignent sans avoir été admises à contempler l'Être réel; elles s'en vont n'ayant obtenu qu'opinion - Doxa - pour pâture. La cause de cet intense empressement à découvrir la plaine de vérité - Alétheïa -, est que l'aliment qui convient à la partie la plus noble de l'âme provient de la prairie qui s'y trouve, et que la nature de l'aile ne peut s'alimenter que de ce qui est propre à rendre l'âme légère.* »<sup>1</sup>

et Plotin expliquera que l'aliment qui pousse dans la « *Plaine d'Alétheïa* »

« *c'est la science qui, lasse de toutes les erreurs où se perdent les sens, ne s'appuie que sur l'intelligible, y attache toute son attention, repousse l'erreur et nourrit l'âme dans ce qu'on a nommé la plaine de vérité - Alétheïa -* »<sup>2</sup>

Pour le néoplatonicien Plotin, qui vivait au III<sup>ème</sup> siècle de l'ère commune, la « *Plaine d'Alétheïa* » désigne ésotériquement l'intelligence divine, le « *lieu des Idées* » où nos âmes aspirent à monter. Nous avons là un exemple, entre bien d'autres, de la persistance du mythe...

Platon parle de la *Doxa* [δόξα, opinion, doctrine] comme d'une pâture néfaste à l'âme. A l'époque archaïque, bien avant la révolution hoplitique qui accorda les droits civiques aux hommes capables de s'équiper militairement, le vrai [ἀληθές, *aléthès*] est ce que chante l'aède, ce qui est mémorable, ce qui ne doit pas être oublié. Le *pseudos* [ψεῦδος, faux] n'est pas ce qui est oublié mais ce qui est une altération du réel. Le contraire du faux est *apseudos* [ἀψεῦδος, non-faux = vrai]. Ni l'un ni l'autre des deux termes n'ont d'implication symbolique. Au prix d'un anachronisme, disons que ce sont des termes juridiques. Une assemblée peut décider de ce qui est *pseudos* ou *apseudos* en écoutant un dialogue, une confrontation, ce qui deviendra la maïeutique de Socrate. Pour se former une opinion - *doxa* -, elle sera soumise aux discours qui tenteront d'emporter sa *Peithô* [Πείθω, conviction, croyance, persuasion] et pour y parvenir chacun des intervenants pourra pousser la *métis* [μῆτις, sagesse, habileté, ruse] jusqu'à la *dolos* [δόλος, ruse, tromperie]. L'*apseudos*, c'est la vérité démocratique issue du vote d'une assemblée, une *doxa*, qui n'est pas le fruit de la *Pistis* [Πίστις, foi, bonne foi], qui n'est pas la Vérité - Alétheïa - mais la chose décidée [βούλευμα, *bouleuma*] exprimant la volonté du conseil [βουλή, *boulé*].

En se développant, le mythe oppose les deux « *plaines* » d'Alétheïa

<sup>1</sup> Platon, *Phèdre*, traduction et notes de Mario Meunier, Pocket, Paris (1992), 248, p. 96.

<sup>2</sup> Plotin, *Énnéades*, 1, livre III, 4, cité par Marion Meunier, notes du *Phèdre*, Pocket, Paris (1992), p. 96.

et d'Até, où coulent des fleuves, où sourdent des sources, où se dressent des collines, qui sont autant d'éléments symboliques ésotériquement liés, formant une opposition eschatologique.

Plutarque<sup>1</sup>, dans un mythe emprunté à Pétron d'Himère décrit ainsi une « *Plaine d'Alétheia* »

*« Les mondes ne sont pas en nombre infini, [...], il n'y en a pas qu'un, ni cinq, mais cent quatre-vingt-trois. Ils sont assemblés en forme de triangle à raison de soixante pas côté; les trois qui restent sont placés chacun à un angle. Les mondes voisins se touchent donc les uns les autres au cours de leurs révolutions comme dans une danse, la surface intérieure du triangle sert à tous ces mondes de foyer commun et s'appelle la "Plaine d'Alétheia". C'est là que gisent immobiles les principes, les formes, les modèles de ce qui a été et de tout ce qui sera. Autour de ces types se trouve l'éternité de laquelle le temps s'échappe comme un flot, en se portant vers les mondes. Tout cela peut être vu et contemplé une fois tous les dix mille ans par les âmes humaines si elles ont bien vécu; et les meilleures initiations de cette terre ne sont que les reflets de cette initiation et de cette révélation-là. »*

Il importe de bien comprendre que le mythe d'Alétheïa n'est pas, pour les Grecs, un dualisme, même si le fond indo-européen pourrait tenter de le faire croire. Chacun des éléments des deux « *plaines* » doit être compris comme un symbole, même si, dans un autre contexte, Mnemosyne est une déesse, la mère des Muses. Ces éléments symboliques s'enchaînent les uns aux autres, la Pistis, par exemple, est le chemin qui, via la dure montée du Ponos, conduit à la Dikè. Enfin, ces éléments symboliques sont de différentes natures : à côté des valeurs morales nous trouvons un couple temporel, l'intemporalité d'Alétheïa étant plus encore un « *temps sacré* » hors du temps profane, un couple visuel, Lumière et Ténèbres, et un couple spatial, droite et gauche.

### *Les références au mythe d'Alétheïa.-*

Outre les exemples donnés plus haut, il est possible de retrouver de nombreuses références au mythe d'Alétheïa. Ainsi l'eschatologie orphique, telle que nous la révèlent les « *lamelles d'or* » retrouvées en Grande Grèce ou en Crète, est directement inspirée par notre mythe. Selon Marcel Detienne

*« Enterrées avec l'initié, ces lamelles d'or portent, gravées, les formules qui serviront à leur propriétaire de mot de passe dans l'au-delà. L'âme s'y présente comme « fils de la Terre et du Ciel étoilé »; elle demande aux*

---

<sup>1</sup> Plutarque, *De defectu oraculorum*, 22:422, cité par Marcel Detienne, *les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Pocket, Paris (1994), p. 182. Rappelons que Plutarque vécut à la fin du I<sup>e</sup> siècle de l'ère commune.

*dieux infernaux de lui donner à boire l'eau fraîche qui coule du lac de Mémoire; elle sait aussi qu'elle doit prendre à droite et éviter de s'engager vers la gauche, dans la direction d'une autre source d'où coule l'eau de l'Oubli. Mémoire est l'eau de Vie, qui marque le terme du cycle des métensomatoses, par opposition à l'Oubli, dont l'eau de Mort représente la vie terrestre, rongée par le temps et le non-être. Mais l'eau de Mémoire n'est accessible qu'à l'initié qui a pratiqué le genre de vie réservé aux purs et accepté la discipline de salut grâce à laquelle il ne connaîtra pas le sort réservé aux non-initiés, condamnés à la boue et au cloaque d'un au-delà "cruel et glacé". »<sup>1</sup>*

Mais ces références ne se limitent pas au monde grec. On sait qu'à partir de la conquête d'Alexandre, au ~IV<sup>ème</sup> siècle, la pensée juive fut confrontée à l'hellénisme. Bien que les Juifs se soient opposés, dans leur grande majorité, à tout syncrétisme judéo-grec, il est indiscutable que l'influence de la pensée grecque s'exerça sur tous les courants de pensée juive, notamment après l'introduction, à Jérusalem vers ~174, par le Grand Prêtre Jason de deux institutions d'éducation d'origine grecque, le gymnase et l'éphébie. Sadducéens comme Pharsiens ont été fortement influencés par la pensée grecque et, par exemple, le Sanhédrin, en hébreu סנהדרין [synedrion], dont l'étymologie *synedrion* [συνεδριον] marque bien cette influence<sup>2</sup>. Des convergences peuvent être relevées entre les Pythagoriciens « *spéculatifs* » et les Esséniens : loyauté envers les frères, modestie, maîtrise de soi, piété, abstinence de certains mets, mise en commun des biens terrestres, port de vêtements blancs, admission des femmes dans la communauté. Or, dans la *Règle de la Communauté*<sup>3</sup>, nous trouvons la « *parabole des Deux Voies* », qui sera reprise plus tard dans la catéchèse chrétienne et notamment dans la *Didakhé*<sup>4</sup>. Nous y lisons :

iv:2 *Et voici les voies de ces [deux esprits]<sup>5</sup> dans le monde. < C'est à l'Esprit de vérité qu' ><sup>6</sup> il appartient d'illuminer le cœur de l'homme et d'aplanir devant l'homme toutes les voies de la véritable justice et de mettre en son cœur la crainte des jugements*

<sup>1</sup> Marcel Detienne, article *Orphisme*, CD-rom Encyclopædia Universalis 1.0

<sup>2</sup> On consultera à ce sujet les ouvrages d'Armand Abécassis, *La pensée juive*, Librairie Générale Française, Paris (1989), III, pp. 377 à 504 et *La mystique du Talmud*, Encyclopédie juive, Berg, Paris (1994).

<sup>3</sup> *Règle de la Communauté*, traduite et annotée par André Dupont-Sommer, *La Bible, écrits intertestamentaires*, Pléiade, Gallimard, Paris (1987) pp. 17 à 21. Le rouleau est rédigé en hébreu.

<sup>4</sup> Du grec διδαχή [didakhé, enseignement]. La Didakhé fut sans doute composée en Égypte ou en Syrie au II<sup>ème</sup> siècle.

<sup>5</sup> Ces mots ont été ajoutés par le traducteur pour combler une partie endommagée.

<sup>6</sup> Mots ajoutés au rouleau traduit à partit d'une autre source.

<i>Plaine d'Alétheïa</i>	<i>Plaine d'Até</i>
Mnemosyne [Μνημοσύνη], (source)	Léthé [Λήθη], (fleuve)
Méléte Thanatou [Μελέτη θάνατου], apprentissage de la mort (colline)	Amèles [Αμελής] négligence de l'Au-Delà (colline)
Mémoire [Μήμη, Mnémé ], (lac)	Mépris [όλιγωρια, ologoria], (bourbier)
Dikè [Δίκη], justice, équité, ordre cosmique, (colline)	Até [Ατη], crime, aveuglement (gouffre)
Ponos [πόνος], peine, effort accompli en vue du bien (montée vers Dikè)	Hédoné [ἡδονή], recherche du plaisir (pente conduisant à Até)
Pistis [Πίστις], foi, bonne foi (chemin conduisant à Dikè)	Doxa [δόξα], opinion, préjugés (chemin conduisant à Até)
Lumière [φῶς]	Nuit ou Ténèbres [νύξ, nyx, ou σκότος, skotos]
Intemporalité [ἀἰδιότης, aidiotès]	Temps [χρόνος, chrônos]
Droite [δεξιός, dexios]	Gauche [άριστερος, aristeros]

*Quelques éléments symboliques du mythe d'Alétheïa*

- IV:3 *de Dieu; et [c'est à lui qu'appartiennent] l'esprit d'humilité et la longanimité et l'abondante miséricorde et l'éternelle bonté, et l'entendement et l'intelligence, et la toute puissante sagesse qui a foi dans toutes les œuvres de Dieu et se confie dans Son abondante grâce, et l'esprit de connaissance en tout projet d'action, et le zèle pour les justes ordonnances, et le saint propos*
- IV:4 *avec un ferme penchant, et l'abondante affection à l'égard de tous les fils de la vérité, et la glorieuse pureté qui hait toutes les idoles de souillure, et*

- la modestie de la conduite*
- IV:6   *avec une universelle prudence, et la discrétion concernant les Mystères de Connaissance. Tels sont les conseils de l'Esprit pour les fils de vérité dans le monde. Et quant à la visite<sup>1</sup> de tous ceux qui marche en cet [esprit], elle consiste en la guérison*
- IV:7   *et l'abondance du bonheur avec longueur de jours et fécondité, ainsi que toutes les bénédictions sans fin et la joie éternelle dans la vie perpétuelle, et la couronne glorieuse*
- IV:8   *ainsi que le vêtement d'honneur<sup>2</sup>, dans l'éternelle lumière.*
- IV:9   *Mais c'est à l'Esprit de perversité<sup>3</sup> qu'appartiennent la cupidité et le relâchement au service de la justice, l'impiété et le mensonge, l'orgueil et l'élévation<sup>4</sup> du cœur, la fausseté et la tromperie, la cruauté*
- IV:10   *et l'abondante scélératesse, l'impatience et l'abondante folie et l'ardeur insolente, et les œuvres abominables commises dans l'esprit de luxure et les voies de souillure au service de l'impureté,*
- IV:11   *et la langue blasphématoire, l'aveuglement des yeux et la dureté d'oreille, la raideur de nuque et la lourdeur de cour qui font qu'on va dans toutes les voies de ténèbres, et l'astuce maligne. Et quant à la visite*
- IV:12   *de tous ceux qui marchent en cet [Esprit], elle consiste en l'abondance des coups qu'administrent tous les anges de la destruction, en la Fosse<sup>5</sup> éternelle par la furieuse colère du Dieu des vengeance, en l'effroi perpétuel et la honte*
- IV:13   *sans fin, ainsi qu'en l'opprobre de l'extermination par le feu des régions ténébreuses. Et tous leurs temps, d'âge en âge, sont dans le plus triste chagrin et le plus amer malheur, dans les extrémités des ténèbres, jusqu'à ce qu'*
- IV:14   *ils soient exterminés sans qu'un seul d'entre eux ne survive ni ne réchappe.*

Les convergences sont évidentes.

Beaucoup plus près de nous, lorsque les Francs-Maçons se disent « fils de la Lumière », lorsqu'ils effectuent leurs voyages *dextrosum*, lorsqu'ils parlent du « temps sacré », hors de la temporalité, et du temps profane, qui y est soumis, lorsqu'ils veulent croire immémoriale la Franc-Maçonnerie, qui ne comprend que, malgré l'ignorance qu'ils en

---

<sup>1</sup> S'il s'agit bien du mot hébreu בִּקְוָר [bigga'ar], il dérive du verbe בִּקְרָה [baqar], qui signifie initialement *garder des troupeaux* et, par extension, *prendre soin*.

<sup>2</sup> La robe blanche des initiés.

<sup>3</sup> S'il s'agit bien du mot hébreu רֶשֶׁת [Rèsha'], qui signifie iniquité, crime, il serait l'équivalent du grec ἀτέλης [atēlēs], de même signification.

<sup>4</sup> S'il s'agit bien de l'hébreu רֹום [Roum], il faut entendre élévation du cœur au sens d'arrogance et d'orgueil.

<sup>5</sup> Il s'agit de la géhenne.

ont, ils sont guidés par l'antique mythe d'Alétheïa ?

### ***Lire le mythe d'Alétheïa.-***

Toute lecture du mythe d'Alétheïa suppose une définition de la Loi de Rétribution. Les Grecs, au moins à l'époque archaïque, n'en avaient pas conçu. Seuls les plus grands criminels, ceux que l'*Hybris* avait rendus fous et dangereux, étaient pourchassés par les Érinyes. Le très beau mythe de Némésis n'est pas l'expression d'une Loi de Rétribution. Certes, la fille de Nyx - la Nuit - était la gardienne de la *Dikè* et, comme telle, poursuivait les criminels. Mais elle était aussi la « *vengeance des dieux* » lorsque ceux-ci étaient jaloux de mortels trop chanceux et pourtant innocents de tout crime. Tout cela ne concernait que les *vivants* et le destin post-mortem de l'âme ne dépendait pas du bilan moral de la vie terrestre. C'était le bourbier ou les Iles Bien-heureuses. Le mythe d'Alétheïa indiquait alors la route des Iles Bien-heureuses.

Si nous nous plaçons dans le cadre d'une loi collective, comme celle que reconnaît l'Hébraïsme<sup>1</sup> et que définit l'*Exode*

- 20:5   *car Moi, l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui poursuis le crime des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, pour ceux qui m'offensent;*
- 20:6   *et qui étend ma bienveillance à la millième, pour ceux qui m'aiment et gardent mes commandements.*

et les malédictions qui retombèrent sur l'Égypte, sur Babylone ou sur Ysra'el [Israël] furent le fruit des péchés des pères. Si, comme les anciens Grecs, si l'on ignore toute Loi de Rétribution, alors c'est tout le monde réel qui est ordonné par le mythe d'Alétheïa. Ce mythe exprime la volonté divine, selon Yesha'yahou [Isaïe] :

- 45:7   *Je forme la lumière et crée les ténèbres, J'établis la paix et suis l'auteur du mal, Moi l'Éternel, Je fais tout cela.*

Dieu a créé les deux plaines d'Alétheïa et d'Até et les actes des hommes tirent le monde plus près de l'une ou de l'autre et n'ont de conséquences que dans ce monde. Le « *Rétributeur* » par excellence, c'est Dieu Lui-même. C'est lui qui poursuit le crime et la justice des hommes ne peut plus être que l'expression d'une vengeance ou la mise en œuvre de mesures de protection. Si l'on met à mort un assassin, ce n'est que pour l'empêcher de tuer à nouveau ou pour venger le sang qu'il a versé. Et cette justice sera collective, comme le châtiment divin. L'assassin, le blasphémateur, appellent sur le peuple entier la colère divine. Comment mieux se désolidariser de lui qu'en l'excommuniant, en le chassant de la communauté pour bien montrer

---

<sup>1</sup> C'est-à-dire la religion des Hébreux avant l'Exil.

à Dieu qu'on le réprouve ? Dieu a fondé l'Éthique sur les Dix Paroles du Sinaï et laissé l'homme libre, même envers Lui, car

« *Dieu peut tout sauf contraindre l'homme à l'aimer* »

comme le disent les Pères de l'Église d'Orient. Le projet divin, celui que les Hébreux présentaient comme la convergence des nations vers le Temple de Jérusalem, c'est de voir la liberté humaine choisir de résider dans la plaine d'Alétheïa.

Mais les choses changent. En Grèce, la vérité n'est plus dire par le poète ou l'inspiré, elle se forme par le vote d'une majorité. Il en est de même à Jérusalem et le Talmud nous conte la controverse de Rabbi 'Éli'ezer [Rabbi Éliézer] opposé à la majorité des Sages du Tribunal<sup>1</sup>. Bien que Rabbi 'Éli'ezer ait eu raison en tout point, les autres refusèrent de le suivre et, en désespoir de cause, il prit le ciel à témoin et le ciel répondit

« *Que voulez-vous à Rabbi 'Éli'ezer ? Car la halakah est conforme à son opinion, en tout domaine !* »

et les autres lui répondirent

« *C'est d'après la majorité qu'on infléchit la loi !* »

et, en Ysra'el comme ailleurs, il n'y eut plus de prophètes et « *le ciel fut fermé* ».

Le caractère effroyable de la Loi de Rétribution collective fut ressenti intolérable après la chute du royaume du nord. Que les pères aient mangé des raisins verts et que les dents des enfants en aient été agacées a été ressenti comme une sorte de scandale lorsque la peine infligée a été jugée trop forte. Parce que Shelomoh [Salomon] a péché, parce qu'il a, sous l'empire des femmes, sacrifié aux idoles, parce que Dawid [David] a fait tuer 'Ouryah [Urie] le Hittite pour s'emparer de son épouse, le royaume a été déchiré, Ysra'el est devenu l'ennemi de Yehoudah [Juda]. Parce que bien des rois de Ysra'el ont été des impies, l'Assyrien a rasé Shomron [Samarie] et déporté dix des Tribus. et, vers ~600, Habaqqouq [Habaquq] apostrophait l'Éternel

1:13     *O Toi qui as les yeux trop purs pour voir le mal, et qui ne peut regarder l'iniquité, pourquoi regardes-Tu ces perfides, gardes-Tu le silence quand l'impie dévore plus juste que lui.*

Un peu plus tard, Yehèzeqé'el [Ézéchiel] faisait dire à Dieu

18:1     *Et la parole de l'Éternel vint à moi, disant :*

18:2     *Que voulez-vous dire, vous qui usez de ce proverbe dans la terre d'Ysra'el, disant : Les pères mangent du raisin vert, et les dents des fils en sont agacées ?*

---

<sup>1</sup> Talmud de Babylone, traité Baba Metsia', 59a et 59b, cité par Armand Abécassis, *La pensée juive*, Librairie Générale française, Paris (1989), tome IV, pp. 220 à 223. L'épisode se place au tout début de l'ère courante.

- 18:3 *Je suis vivant, dit le Seigneur, l'Éternel, vous userez plus de ce proverbe en Ysra'el !*
- 18:4 *Voici, toutes les âmes sont à moi; comme l'âme du père, ainsi aussi l'âme du fils est à moi : l'âme qui péchera, celle-là mourra.*
- 18:5 *Et si un homme est juste, et pratique le jugement et la justice; il vivra.*  
pour préciser ensuite
- 18:19 *Et vous direz : Pourquoi le fils ne portera-t-il pas l'iniquité de son père ? Mais le fils a pratiqué le jugement et la justice, il a gardé tous mes statuts et les a pratiqués : certainement il vivra.*
- 18:20- *L'âme qui a péché, celle-là mourra. Le fils ne portera pas l'iniquité du père, et le père ne portera pas l'iniquité du fils; la justice du juste sera sur lui, et la méchanceté du méchant sera sur lui.*

Une telle révolution n'allait pas sans implications. Tout d'abord, le « *il vivra* » ne pouvait concerner la vie terrestre. Il fallait donc qu'il y ait une vie future individuelle et donc que l'âme devint immortelle. Cela impliquait donc un lieu pour la vie future, et donc un paradis, même si l'enfer était inutile, puisque le pécheur n'aurait point part à la vie future. Dès lors, « *les fils bâtissent les pères* » et peuvent, par leurs propres mérites, « *justifier* » leurs descendants.

Sensiblement à la même époque, au cours de ce ~VI<sup>ème</sup> siècle si important pour la pensée humaine, les Grecs inventaient la philosophie avec Thalès de Milet et commençaient de se détacher de leur religion traditionnelle, avec ses dieux se mêlant aux hommes. Mais ce ~VI<sup>ème</sup> siècle est aussi celui de Zarathustra, de Gautama, le Bouddha, de Kongzi, que nous appelons Confucius. C'est, dans tout l'ancien monde, un siècle charnière au cours duquel la vision des choses bascule. Pour les Juifs, qui sont alors les seuls monothéistes, Dieu devient si transcendant qu'Il s'absente du monde, que l'on doit importer de Babylone les anges et les démons pour combler le vide qui Le sépare de l'homme. Enfin, et cela n'est pas le fruit du hasard, c'est aussi au ~VI<sup>ème</sup> siècle qu'après l'annexion d'Éleusis par Athènes les Mystères prennent leur forme définitive.

Ce monde que Dieu n'habite plus devient un simple lieu de passage où se décide l'avenir de l'homme, entre la félicité du salut éternel et la désolation de la damnation. Et c'est alors que nous trouvons une nouvelle lecture du mythe d'Alétheïa : non seulement il ordonne les Mystères éléusiniens <sup>1</sup> mais il décrit complètement l'alternative humaine, les « *deux Voies* ». La plaine d'Alétheïa figure le monde à venir, celui qu'instaurera le *Mashiha* [Messie], celui où iront les élus.

---

<sup>1</sup> Ceux qui seraient étonnés de cette affirmation en trouveront la démonstration dans notre ouvrage, *Trois pas vers l'Initiation*, qui, si Dieu le veut, paraîtra en 1997. Les analyses qui permettent cette démonstration sont trop longues pour figurer ici...

Mais, pour y arriver, il faut que l'homme construise en lui-même cette plaine, en développant en lui la Justice (Dikè), l'effort vers le Bien (Ponos), la foi (Pistis), en allant vers la Lumière, en négligeant le temps profane, celui de ce « *bas-monde* », en se dirigeant vers ce qui est droit<sup>1</sup>. L'impie, le mécréant, le criminel, va construire en lui-même la plaine d'Até, par son aveuglement (Até), sa recherche effrénée du plaisir (Hédoné), sa mauvaise foi et son endoctrinement (Doxa). Il ira vers les Ténèbres, sous l'empire du temps destructeur et sera soumis au côté gauche<sup>2</sup>.

La plasticité du mythe d'Alétheïa est telle qu'elle lui permet de définir le paradis et l'enfer, même si les hommes ne le connaissent plus explicitement, même s'ils cherchent toujours la Vérité (Alétheïa) et s'ils ont toujours en eux le fantasme d'être oubliés, de disparaître dans l'Oubli (Léthé).

L'homme péri-méditerranéen, qui a inventé le monothéisme, porte, au plus profond de son inconscient collectif ce mythe d'Alétheïa qui lui sert à ordonner ses conceptions morales. Lorsqu'il se voudra révolutionnaire, il inversera partiellement le mythe, en permutant la Droite et la Gauche dans son langage politique, sans pour autant toucher aux autres symboles.

Dès lors, comment s'étonner que, pour un Ordre Initiatique comme la Franc-Maçonnerie, initier se dise « *donner la Lumière* » ? Comment s'étonner que les Francs-Maçons, à l'image des mystes éleusiniens, voyagent dextrorsum ? Comment s'étonner que tous les initiés insistent sur l'effort, le Ponos, qui doit être consenti ?

### **Pourquoi a-t-on oublié Alétheïa ?**

Ainsi, en nous appuyant sur les travaux de Marcel Detienne, en réunissant des textes anciens, nous avons pu sortir de l'oubli le mythe ésotérique d'Alétheïa. La spéculation est intéressante, pourra-t-on dire, mais a-t-il vraiment existé, ce mythe ? Et si oui, pourquoi l'a-t-on oublié ?

Tout dépend de ce que l'on veut mettre sous le concept de mythe. Si on veut absolument qu'un mythe soit un récit légendaire et symbolique, alors Alétheïa, qui ne nous offre aucun récit, aucun héros engagé dans une quête, n'est pas un mythe. Mais alors, qu'est-ce ?

Non seulement Detienne a tracé les limites d'Alétheïa mais, bien avant lui, Platon, Pétron d'Himère et Plutarque ont parlé de la « *plaine d'Alétheïa* » et de la « *plaine d'Até* ». Bien avant lui, les Orphites ont

---

<sup>1</sup> Et, plus tard, en se plaçant dans la branche de droite de l'Arbre de Vie, celle de Hessed, la miséricorde et l'amour.

<sup>2</sup> Celui qui, toujours dans l'Arbre de Vie, est gouverné par Din, la rigueur.

écrit les « *lamelles d'or* ». Comme nous traduisons toujours et partout *ἀλήθεια* par vérité, comme notre conception de la vérité a changé, qu'elle n'a plus rien à voir avec un « *non-oubli* » venu de la louange de l'aède, non seulement nous commettons souvent des contre-sens indécelables, mais nous ne distinguons pas entre la Vérité de l'inspiré et la vérité du technicien. Comme, au plus, notre culture nous fait privilégier le binaire, nous focalisons notre pensée sur les oppositions entre les éléments de la « *plaine d'Alétheïa* » et de la « *plaine d'Até* ». Comme c'est confortable de poser l'opposition de la Lumière et des Ténèbres, de la Droite et de la Gauche, de la Mémoire et de l'Oubli... Nous sommes, sur le plan ésotérique, de terribles myopes qui tentent de lire, le nez sur le papier, et les arbres du binaire nous cachent la forêt du symbole. Comme, enfin, le Christianisme est venu et ensuite les « *rationaux* », il a été bien facile de croire que nous avions tout oublié.

Alétheïa est un mythe ésotérique, c'est-à-dire un ensemble de symboles associés, qui nous renvoient de l'un à l'autre en nous traçant une voie initiatique. Alétheïa nous dit que vivre c'est choisir, que nos choix s'enchaînent les uns aux autres, que l'on ne peut pas, en même temps, respecter la Dikè et chercher le plaisir. Alétheïa est si profondément inscrit au plus profond de notre inconscient ancestral que nous ne le reconnaissions même plus alors même qu'il s'impose à nous.

Alétheïa ne nous promet rien. Les Iles Bienheureuses, c'est à Éleusis qu'on nous en montre le chemin, c'est l'Orphisme qui nous équipe d'un passeport en forme de lamelle d'or. Celui qui, par le chemin de la Pistis, peine en gravissant le Ponos pour atteindre le sommet de la colline de Dikè, celui-là n'a d'autre récompense que sa propre estime, que d'avoir accompli son devoir.

Et parvenu au haut, embrassant du regard la plaine d'Alétheïa, il aura la surprise, la joie, le bonheur, de voir apparaître à ses côtés un autre initié, venu par un autre chemin, un Juif, par exemple, qui aura fait sienne la parole d'Antigone de Soko :

« *Ne soyez pas comme les serviteurs qui servent le maître afin de recevoir une récompense, mais soyez comme les serviteurs qui servent le maître sans intention de récompense et que la crainte du ciel soit sur vous.* »<sup>1</sup>



---

<sup>1</sup> *Pirqué Aboth 1:3.* Cité par Armand Abécassis, *La mystique du Talmud*, Encyclopédie juive, Berg, Paris(1994), p. 8.